

**Annie Hall**  
**C'était super de revoir Annie**  
***Annie Hall* — États-Unis 1977, 93 minutes**

Philippe Jean Poirier

Number 243, May–June 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47714ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P. J. (2006). Review of [Annie Hall : c'était super de revoir Annie / *Annie Hall* — États-Unis 1977, 93 minutes]. *Séquences*, (243), 16–16.

## ANNIE HALL

### C'était super de revoir Annie

« C'était super de revoir Annie. Je me rends compte à quel point c'est quelqu'un de merveilleux et que c'est un plaisir de pouvoir simplement la connaître. Ça m'a fait penser à une vieille blague. Un type va chez le psychiatre et lui dit : "Docteur, mon frère est fou. Il pense qu'il est une poule." Le docteur lui répond : "Pourquoi ne le faites-vous pas interner ?" Et le type de répliquer : "Je le voudrais bien, mais j'ai besoin des œufs." Eh bien, en gros, c'est de cette manière que je vois les relations amoureuses. Elles sont totalement irrationnelles, folles et absurdes. Mais je crois qu'on passe à travers car la plupart d'entre nous ont besoin des œufs. » – (Woody Allen, épilogue d'**Annie Hall**)

PHILIPPE JEAN POIRIER

On dit bien souvent qu'une première œuvre est autobiographique. Dans le cas de Woody Allen, il ne s'agissait pas de la première œuvre, mais bien du premier chef-d'œuvre. Sans conteste le point tournant majeur dans la carrière de cet humoriste, né Allen Stewart Konigsberg, **Annie Hall** puise non seulement dans la vie personnelle de ce dernier, mais également dans sa relation avec l'actrice Diane Keaton. En effet, à partir du moment où celle-ci accepte de participer au projet en dépit de sa récente rupture avec Allen, le film accède à une toute nouvelle dimension. Ainsi, quand on sait que le vrai nom de Diane Keaton est Diane Hall, il est permis de se demander de qui l'on trace le portrait... Est-ce celui d'Allen ? Celui de Keaton ? Celui du couple ? Car si les premières minutes du film sont consacrées à l'enfance d'Alvy, il ne faut pas oublier que les relations amoureuses antérieures d'Annie sont également revisitées. Il en va de même pour la double narration — un élément certes inhabituel pour une œuvre qui se veut autobiographique — et les *split screen* servant à illustrer simultanément les deux points de vue du couple : « Vous faites souvent l'amour ? », leur demandent leurs psychiatres respectifs. « Rarement. Peut-être trois fois par semaine », de se plaindre Alvy. « Constamment. Je dirais trois fois par semaine », de répliquer Annie, ennuyée.



Les deux points de vue du couple

Au rayon des procédés narratifs, le cinéaste s'en donne à cœur joie. De la fragmentation du récit à la double exposition d'un personnage en passant par une scène en animation, Allen fait flèche de tout bois afin de nous transmettre son message. Il donne d'ailleurs le ton dès le départ en s'adressant directement aux

spectateurs, abattant ainsi le quatrième mur, qui le sépare de l'auditoire. Frontière qu'il n'hésitera pas à franchir par la suite quand bon lui semblera. Partant d'une première version de 140 minutes, Allen fabriquera pour ainsi dire son film sur la table de montage en le ramenant à la version de 93 minutes que l'on connaît. La plus grande partie de l'exposition de son propre personnage sera passée à la tronçonneuse afin de privilégier l'histoire d'amour entre Alvy et Annie. Un choix éclairé puisque, projection après projection, nous tombons perpétuellement en amour avec Annie la toute première fois où nous la voyons avec son chapeau, à la sortie du match de tennis. Signe annonciateur des difficultés sexuelles à venir pour le couple, Diane Keaton repoussera du revers de la main la raquette de tennis « phallique » que Woody Allen lui glissera accidentellement entre les jambes (de la même manière qu'elle l'avait fait dans une scène précédente avec une perche également brandie par Woody. D'ailleurs, tout ce premier après-midi passé ensemble — de leur rencontre à la scène sur le balcon chez Annie — constitue la plus belle séquence du film, voire de l'œuvre entière du cinéaste.

**...ce premier après-midi passé ensemble — de leur rencontre à la scène sur le balcon chez Annie — constitue la plus belle séquence du film, voire de l'œuvre entière du cinéaste.**

Près de trente ans après la sortie du film, il est étonnant de constater à quel point **Annie Hall** est demeuré actuel, et ce, autant grâce à sa narration inventive que par le point de vue résolument moderne avec lequel il aborde les relations homme / femme. Le film engendrera son lot de descendants sur grand écran — qu'il provienne d'Allen lui-même (**Manhattan**) ou d'autres cinéastes (**When Harry Met Sally**) — mais contiendra aussi les éléments qui formeront la genèse de **Seinfeld**, cette comédie télévisée racontant également les déboires amoureux d'un humoriste juif de Manhattan. Autant de succès populaires qui démontreront hors de tout doute à quel point nous avons besoin des œufs... **S**

■ **Annie Hall** — États-Unis 1977, 93 minutes — **Réal.** : Woody Allen — **Scén.** : Woody Allen, Marshall Brickman — **Images** : Gordon Willis — **Mont.** : Wendy Greene Bricmont, Ralph Rosenblum — **Mus.** : Jack Higgins, James Pilcher, Dan Sable — **Dir. Art.** : Mel Bourne — **Cost.** : Ralph Lauren, Ruth Morley — **Int.** : Woody Allen (Alvy Singer), Diane Keaton (Annie Hall), Tony Roberts (Rob), Carol Kane (Allison), Paul Simon (Tony Lacey), Shelley Duvall (Pam), Janet Margolin (Robin), Colleen Dewhurst (Mme Hall), Christopher Walken (Duane Hall), Donald Symington (M. Hall), Jonathan Munk (Alvy jeune), Marshall McLuhan, Truman Capote — **Prod.** : Charles H. Joffe, Jack Rollins.